

Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Mais il lut dans mes yeux que ce n'était pas une blague et que je lui donnais ma vie.

Alors, il me prit dans ses bras et me serra très fort contre lui. Il pleurait. Je recevais ses larmes comme une chaude pluie d'été, les premières larmes qu'il versait pour moi.

Chronique des Livres

C'est un évènement heureux et rare d'avoir découvert en un mois trois livres qu'il m'est possible de vous recommander, trois œuvres nouvelles aussi différentes que possible l'un des autres et que le hasard seul m'a fait trouver à votre intention, car la critique conventionnelle s'empresse à passer sous silence ce qui, malgré ses mérites littéraires, risque de donner à penser hors des convictions battues.

Le livre de Roger Stéphane : « Une singulière affinité »¹⁾, c'est présenté sous cette étiquette : « Un roman d'amitié comme il y a des romans d'amour ». Son principal mérite est justement d'éclairer les affinités existant entre l'amitié et l'amour, thème qu'il nous appartient de souligner. L'amitié étant couramment reconnue comme l'un des plus profonds et des plus nobles sentiments existants entre les hommes, n'est-il pas curieux que l'on esquive, que l'on nie toujours la part de sensualité, de trouble sentimental, d'attirance physique plus ou moins consciente qui en forme la base ? « Une singulière affinité » pose, — fort discrètement — ce problème, « singulière » devant être entendu dans le sens où Peyrefitte nommait ses amitiés « particulières ». Et pourtant, il y a peu d'équivoque dans ce roman d'une brève amitié, roman où il ne se passe presque rien.

L'un des deux hommes, Etienne Rameau, a quarante ans, est avocat, célèbre; l'autre, Michel Saule, a dix ans de moins, est libre et oisif. Une conversation à la terrasse d'un café les incite à se revoir, ils auront une dizaine de rencontres en vingt jours, pour dîner ensemble, se promener, bavarder... L'avocat est conscient de l'attirance physique que Michel exerce sur lui, mais Michel refuse de lire en lui-même et ne croit céder qu'à sa curiosité pour une personnalité attachante. Il n'y aura entre eux que des rapports de camaraderie, paralysés par la timidité; le mot amitié ne sera même pas prononcé. Pourtant, ils sentent l'un comme l'autre, sans se l'avouer, qu'ils frôlent un évènement, la révélation d'eux-mêmes. La solitude, l'ennui, l'insatisfaction, pourraient être vaincus, s'ils avaient le courage de se regarder dans les yeux, de se reconnaître, de se laisser aller. Mais la pudeur les retient, la lâche et molle pudeur, et mille préjugés. Un projet de voyage qu'un mot eut suffi à faire oublier, les séparera définitivement, ne leur laissant que le souvenir de mots vagues, de connaissance superficielle et de sentiments étouffés. Pourtant, ce sont deux hommes intelligents, sensibles, cultivés... Ce n'est pas leur faute, quelques siècles de « civilisation » leur ont appris que les hommes entre eux ne doivent pas laisser parler leur cœur ni leur désir, le seul domaine leur restant ouvert étant celui des « échanges d'opinion » !

Drame pudique que beaucoup d'amis ont vécu. S'en souviendront-ils en lisant ce livre . . . avec quelque gêne ?

Roger Stéphane qui a écrit plusieurs essais politiques et passe pour un « écrivain engagé », a posé comme toile de fond à cette histoire les événements dits « du 13 Mai », événements qui, partis d'Alger, eurent à Paris une certaine répercussion sur des intellectuels tels que ses héros. Placer un drame intime dans un cadre historique, surtout si récent, peut paraître un procédé facile, c'était celui de Dumas père. Roger Stéphane s'en tire avec maîtrise, discrétion, et a le bon goût de ne pas laisser ce cadre envahir la scène.

Quand à son style, il suffit de rappeler que Roger Stéphane est l'auteur de « Parce que c'était lui », un des plus cruels mais des plus beaux livres qui aient été écrits sur l'amour entre deux hommes. Celui-ci a une résonance moins profonde, mais le langage est élégant et pur sinon souple, net sans être sec, un peu trop retenu, à l'exemple des personnages qu'il décrit. Un livre vert et gris, couleur d'espoir et de mélancolie.

On parlera sans doute également des « Amitiés particulières » à propos du premier roman de Jean-Michel Prigny : « Marc »²). Et bien à tort ! Car seul le cadre rapproche ces deux œuvres : un collège religieux, cadre favorable à l'éclosion de sentiments « particuliers », qu'ils soient entre élèves ou entre élève et professeur. Hors cela, ce livre a des qualités et des défauts que l'on ne trouvait pas dans le premier roman de Monsieur Peyrefitte. Le défaut principal est un manque de concision. Jean-Michel Prigny a ce tort, bien normal chez un débutant, d'être prolixe, de s'étendre complaisamment, de dire et de répéter en dix pages ce qui pouvait être dit en deux. Ajoutons à cela quelque romantisme, un peu de confusion dans la construction de l'histoire, nous serons au bout des reproches possibles. Ce sont des défauts plutôt sympathique pour un premier livre. Quand aux qualités, elles sont plus nombreuses, peu courantes et prometteuses. L'une, qui écarte ce livre de toute comparaison possible avec celui de Monsieur Peyrefitte, est qu'on y sent un cœur battre, la vie circuler. Ce n'est pas la froide construction d'un esprit sec mais un récit vibrant, de bonne foi. En ce sens, nous risquons beaucoup moins avec les œuvres futures de Jean-Michel Prigny la cruelle déception que furent pour beaucoup les récents romans de Monsieur Peyrefitte.

Je résume brièvement l'action de « Marc », action prévue, ce cadre en limitant les possibilités et le sujet étant déjà exploité par « les amitiés particulières » déjà nommées et « La ville dont le prince est un enfant » de Monsieur de Montherlant, ces deux œuvres si étrangement sœurs ! Marc est un jeune répétiteur d'anglais qui débute dans son emploi au collège de Vauvert. Il vient de terminer ses études en Angleterre et en rapporte le lumineux souvenir de l'amour que lui témoignait un de ses professeurs, William. Cet amour l'a enrichi et son plus grand désir est de transmettre à un autre, à un adolescent choisi, cette tendresse dont il fut entouré, l'expérience acquise auprès de William. Il s'attache donc particulièrement à un garçon, Christian, assez inconsidérément car, sauf son charme et sa fraîcheur, Christian a peu de qualités pour mériter un tel attachement. Un autre élève. Alain qui se proclame « la putain du collège » aurait beaucoup plus de capacités pour comprendre et partager

un sentiment profond, malgré son cynisme apparent. Mais Marc s'obstine, négligeant les avertissements d'Alain, les lettres de William. Une correspondance que Christian laissera maladroitement découvrir fera chasser Marc du collège. Il sollicite un poste aux colonies, laissant derrière lui deux êtres qui l'ont aimé, chacun selon ses possibilités, n'emportant que le souvenir de celui qu'il n'a pas su éveiller et qui l'oublie déjà. Pourtant, ce dénouement ne donne pas l'impression d'un échec. Sauf Christian, chacun s'est enrichi en cette expérience. Quelle différence avec la fin sinistre des « Amitiés », cette désespérante assurance que l'amour n'a d'autre horizon que la mort ! Jean-Michel Prigny choisit la vie, la vie parfois décevante mais généreuse pour les hommes de bonne volonté. La vie qui circule dans ces pages.

Cette lecture n'est pas à recommander aux personnes pudiques. Plusieurs scènes ont une fraîche sensualité, — si je puis joindre ces deux mots —, qui indignera les imbéciles.

C'est un livre vert et rouge, vert comme les drus bourgeons d'Avril, rouge comme le sang neuf... d'un rouge qui, un peu trop dilué dans la littérature, tourne au rose. N'empêche que je lirai dès sa parution et en toute confiance le deuxième roman de Jean-Michel Prigny.

Le livre d'Abdallah Chaamba : « Le voyage des morts »³⁾ se défend d'être un roman et se proclame essai. Ni l'un ni l'autre, à mon avis, je le classerai plutôt comme poème en prose, un long poème étrange, plein d'images, de chaos et de rêve.

Ceux qui ont eu l'occasion de lire le premier livre d'Abdallah Chaamba : « La vieillard et l'enfant », n'ont certainement pu l'oublier. André Gide avait tant loué cette œuvre que certains lui en avaient attribué la paternité. Ce style n'est pas, en effet, sans rappeler celui des « Nourritures terrestres » : Nathanaël...

Le nouveau livre d'Abdallah Chaamba dément une supposition toute gratuite, mais confirme cette parenté... quoique l'on n'imagine guère un tel lyrisme sauvage ni tant de candide impudeur sous la plume très mesurée d'André Gide ! Qui est Abdallah Chaamba ? Un nomade nord-africain ? Le personnage de ses livres ? Ou quelque bureaucrate poussant la puissance de l'imagination jusqu'à ses extrêmes limites ? Toutes les suppositions sont permises.

Ce qui n'est pas possible, c'est de conter « Le voyage des morts » comme on pourrait résumer un roman. De Tadmit à Agadir en passant par d'autres lieux de l'Afrique du nord, le narrateur, — qu'est-il, berger, aventurier, prostitué ? — tient une sorte de journal de ses sensations qu'il entrecoupe d'hymnes à la joie, à la douleur, à son pays. Chants de toutes les voluptés, des plus pures aux plus infâmes. Une danse au lever du soleil sur les dunes succède à la description détaillée, — oh ! combien ! —, de ses accouplements avec une femme, un garçon ou un mouton. Rien n'est épargné de ce qui peut choquer nos goûts occidentaux : flagellations, sadisme, masochisme, volupté morbide de la mort, de la crosse, du sang. Et sur tout cela une innocence de début du monde, une infinie tendresse humaine. Comment parler mieux de ce livre insaisissable, fuyant, à la fois difficile à lire et difficile à oublier ?

Si « Une singulière affinité » m'a fait songer au classicisme du dix-huitième siècle; si « Marc » découle d'un romantisme littéraire toujours vivace; « Le voyage des morts » ne peut que faire imaginer un art tout moderne et même futur, par son abstraction, sa nébulosité. Un Picasso pourrait l'illustrer, peut-être ?

Si vous voulez bien lire ces trois livres dont je vous parle aujourd'hui, dont pas un n'est indifférent, je vous conseille de garder celui-ci pour la fin. C'est une œuvre dont l'étrangeté rendra fade toute lecture qui lui succèdera. Pour en terminer avec mes comparaisons picturales, je dirai que c'est un livre noir et or, noir comme l'Afrique, comme le mystère, comme un ciel nocturne constellé d'étoiles qui scintillent mais n'éclairent pas.

R.G.D. Décembre 1959

- 1) Editions Robert Laffont, Paris 1959.
- 2) Editions La Table Ronde, Paris 1959.
- 3) Editions La Nef de Paris, Paris 1959.

Le Mystère de ton cœur

par Néron

La nuit s'enfuit — et sur tes lèvres, l'aurore
a dessiné les premières roses du jour —
Une dernière lune brille au ciel encore,
et dans tes yeux, un dernier rêve d'amour ...

Bientôt, je serai à nouveau solitaire,
Et j'évoquerai la douceur de ta voix,
tes cheveux fous

— tes gracieuses mains légères,

Ton corps d'éphèbe — qui ne sera plus à moi!

Et si j'osais, à chaque nouvelle étoile,
quand un soleil trop éclatant se meurt,
Je déchirerai les ombres, je lèverai les voiles —
Et connaîtrai enfin

le mystère de ton cœur ...